

Michel Simon, l'itinéraire d'un intellectuel devenu communiste *

Par **Jacques ROILLET**, Président de l'association Espace Marx Nord-Pas de Calais et **Roland DELACROIX**, Vice-président de l'association Espace Marx, ancien secrétaire de la section des universités lilloises du PCF

L'association Espace Marx, dont Michel Simon a été adhérent jusqu'à son décès et contributeur éminent de la revue qu'elle édite, remercie la revue *Les Nouvelles d'Archimède* de l'honneur qu'elle lui fait de participer à l'hommage que ses pairs rendent à Michel, en apportant un éclairage particulier sur l'engagement politique du militant qu'il a été, parallèlement à sa carrière universitaire de chercheur en sociologie.

L'adhésion au Parti Communiste Français

Elle n'a pas été simple. Certes, l'expérience subie intimement, alors qu'il était encore enfant, des lois antisémites de Vichy et du port de l'étoile jaune l'ont « convaincu de la nécessité de n'abandonner à aucun parti le soin exclusif de s'occuper de son existence personnelle »¹. C'est pourquoi, dès son entrée à l'École Normale Supérieure en 1947, il cherche à militer dans une organisation politique qui lui convienne. Cela ne sera ni le PCF, dont il désapprouve le comportement envers les procès qui se déroulent en URSS et l'attitude intolérante de certains communistes qu'il côtoie, ni la SFIO², dont il condamne la défense de « l'ordre » colonial et la répression des grèves ouvrières de 1947 et 1948, mais l'éphémère Rassemblement démocratique révolutionnaire. Pourtant, peu à peu, les raisons de se rapprocher des communistes l'emportent (combats anticolonialistes et pour la paix, les revendications syndicales, les ouvriers en grève...) et, en 1951, au paroxysme de la guerre froide, il rejoint le PCF. « À reculons », comme il se plaisait à le dire. Ajoutant « je ne l'ai jamais regretté ». Une des raisons avouée en a été la richesse des échanges qu'il eut avec les militants, en particulier ouvriers, faits « d'écoute et d'estime réciproques » se liant ainsi d'amitié avec beaucoup d'entre eux.

Le chercheur marxiste

Professeur de philosophie, puis de sociologie, il se voit confier des tâches d'enrichissement et de diffusion de la pensée marxiste et de formation théorique des militants. Il s'oppose alors très vite à celles et ceux qui, à la direction du parti, sont les tenants d'un marxisme étroit et doctrinaire et va s'appuyer sur le soutien actif de celles et de ceux qui, au contraire, le veulent vivant et innovant. Ainsi persuadé que les comportements politiques ne peuvent être les simples conséquences de conditions économiques et sociales et de

l'action des organisations politiques, mais tiennent aussi au « cadre perceptif et interprétatif qui, chez le sujet concret, fait qu'une situation objectivement analogue peut être perçue par des groupes entiers de façon fort variée »³. Il fait part alors de la nécessité d'explorer cette piste de recherche à Jacques Arnaud, rédacteur en chef de *La Nouvelle Critique, revue du marxisme militant*⁴, qui lui propose d'y écrire une étude sur la forte implantation de la SFIO dans le Nord. Il poursuit son programme de recherche grâce, cette fois, à une demande formulée par la direction du PCF qui, désireuse de connaître la façon dont son message est reçu dans l'opinion, en confie la tâche à une équipe de chercheurs non communistes : Guy Michelat, Monique et Raymond Fichelet, y adjoignant toutefois Michel Simon. Cette recherche ne fournit pas que des résultats valorisants pour le PCF, et pourtant Michel Simon obtient de Jacques Duclos et de Lucien Mathey, chargés du dossier, qu'il en soit publié le contenu dans deux numéros des *Cahiers du communisme*⁵. Il en assure la présentation en soulignant avec enthousiasme que « c'est la première fois à notre connaissance qu'une formation politique suscite une investigation de ce genre... et que la théorie marxiste, dans son développement incessant, a, de ce fait, partie liée avec les techniques d'investigations et les éléments de connaissance les plus avancées ». De même, il obtient la reconnaissance que, par son étude sur les comportements politiques et le niveau d'intégration religieuse, un responsable du PCF, en l'occurrence lui-même, peut être un chercheur scientifique à part entière. Michel Simon participe également à toutes les controverses rendues volontairement publiques qui traversent les milieux intellectuels communistes, comme celle qui porte sur la question de l'humanisme où il n'hésite pas à critiquer les thèses de quelques dirigeants du Parti. Comme il le remarque, il bat en brèche la vision selon laquelle un intellectuel membre du

¹ Michel Simon ayant écrit sa biographie dans un article intitulé : « Mais comment peut-on être persan ? », Revue *Nouvelles Fondations*, n° 3/4, 2006, nous ne pouvons que nous en inspirer fortement dans cette partie de l'article.

² Section Française de l'Internationale Ouvrière.

³ Michel Simon, « Attitudes politiques ouvrières dans le département du Nord », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 36, 1964.

⁴ Michel Simon, « Contribution à l'étude des racines sociales de la social-démocratie », *La Nouvelle Critique*, n° 111, 1959.

⁵ Michel Simon, « Les Français, la politique et le parti communiste », *Cahiers de communisme*, décembre 1967, janvier 1968.

parti devrait obligatoirement choisir entre la domestication et la rupture. Michel tient à diffuser au maximum la teneur de ces débats et les avancées de la recherche marxiste. C'est pourquoi il va participer activement, entre autres, à la formation de plusieurs générations d'adhérents à l'Union des Étudiants Communistes avec plusieurs de ses camarades, professeurs des classes préparatoires du Lycée Faidherbe et de la Faculté des Lettres de Lille.

Le militant communiste

Michel Simon devient membre de la Direction Fédérale du Nord de 1956 à 1993, membre du Comité Central de 1964 à 1973, secrétaire de la section des universités lilloises du début des années 80 au milieu des années 90. Son itinéraire politique est inséparable de l'avancée de ses recherches sur l'évolution des comportements politiques des Français et, en particulier, ceux de la classe ouvrière et des couches populaires, mais inséparable également des actions et des stratégies politiques des autres formations partisans. Or, dans les années 50, dans une période extrêmement difficile pour le PCF, ce sont surtout les engagements politiques de l'heure qui motivent son action : luttes contre le virage du gouvernement Guy Mollet sur l'Algérie, contre les tentatives de mise à sac des sièges du Parti, contre le « coup d'État froid » de mai 1958, la constitution de la V^{ème} République, le développement du Capitalisme monopoliste d'État, la lutte contre la guerre d'Indochine, puis contre la guerre d'Algérie et l'OAS⁶. Combats extrêmement prenants et épuisants pour cette première décennie d'adhésion, durant laquelle il admet ne pas échapper complètement aux reproches adressés « aux intellectuels organiques ». Il demeure cependant préoccupé par les questions qui l'avaient tenu tout un temps à l'écart du PCF, mais décide de rester membre du PCF, aidé en cela, reconnaît-il, par son « insertion dans le mouvement ouvrier du Nord » au sein duquel, note-t-il, « j'ai fait une partie essentielle de mon apprentissage »⁷ et où les luttes sont particulièrement nombreuses et importantes, comme en 1959 à l'usine de Fives ou en 1963 lors de la grande grève des mineurs. Après l'achèvement de la guerre d'Algérie, « les efforts de renouvellement des élaborations théoriques, de l'analyse socio-économique et de leurs traductions politiques connaissent un net regain »⁸ qui durera au moins jusqu'en 1978 (retour à Marx, recherches sur les transformations du capitalisme contemporain, sur les classes sociales et les nouveaux rapports de classe, ouverture à des disciplines scientifiques telles la psychanalyse et la linguistique dans les revues *Économie et Politique*, *La Nouvelle Critique*, *La Pensée*). Michel Simon participe à cette effervescence qui l'enthousiasme. Parallèlement, le clivage Gauche-Droite redevient d'actualité. À l'automne 1962, le Parti Socialiste, après avoir soutenu De Gaulle, se retrouve avec le PCF pour dire « non » au référendum et des désistements à

gauche interviennent pour la première fois depuis 1947. En 1965, le PCF décide d'appeler à voter François Mitterrand faisant de lui le candidat commun de la gauche, le PCF s'engage dans la lutte pour la signature d'un programme commun de la gauche en 1972, abandonne toute référence à la dictature du prolétariat en 1976, participe avec les partis communistes espagnols et italiens à l'émergence d'un eurocommunisme distant du modèle soviétique, etc. Michel Simon s'investit fortement dans tous ces combats. Cependant, il regrette qu'à cette époque le PCF n'ose dévoiler la dégradation de ses rapports avec les partis d'Europe de l'Est ou s'en tienne à une attitude rigoriste en matière morale. Mais, surtout, il déplore la façon dont, face aux prémices du tournant social-démocrate que le parti socialiste assumera complètement par la suite, le PCF opte pour une attitude de durcissement de ses exigences qui vont le faire apparaître comme le principal artisan de la rupture. Dans la période qui suit, Michel Simon critique, de plus en plus nettement, l'adoption d'une ligne « dure » et d'un discours « classiste » au sens ancien du terme, mais aussi d'actions peu réfléchies, une chose est ce que l'on pense faire, une autre le sens que vont lui donner des millions de sujets sociaux. Mais, pour lui, l'essentiel n'est pas là car il remarque que, dans les années 50, le PCF a commis des erreurs bien plus graves qui, pourtant, n'ont pas provoqué de catastrophes électorales. C'est que, selon lui, le parti était complètement enraciné dans la société française alors que ce n'est plus le cas à partir des années 80, n'ayant pas su opérer les transformations nécessaires pour être en phase avec les nouveaux repères identitaires et les nouvelles aspirations des couches populaires et moyennes liés aux bouleversements économiques, sociaux et culturels que connaît alors la société française. Il participe alors aux efforts, accomplis par le PCF, de renouvellement de ses analyses et de ses activités, incarnés par Robert Hue, en regrettant toutefois que celui-ci ait tendance à mettre sous le boisseau les analyses et les priorités de classe. Il continue ensuite à soutenir ce travail de renouvellement tout en militant pour une stratégie de construction d'une alternative à Gauche, puisqu'il estime qu'à l'occasion de ces mêmes bouleversements la direction du Parti Socialiste fait sien les dogmes du libéralisme économique. Au sein de la section universitaire, il a toujours désapprouvé l'attitude de certains de ses camarades de parti qui trouvaient, pour ainsi dire, « normal » d'être mésestimés de leurs collègues, dans la mesure où, la bataille idéologique étant toujours importante dans ce milieu, il ne pouvait en être autrement, les mettant également en garde contre la propension à se faire plaisir lors de leurs interventions, sans trop se préoccuper de ce qui sera retenu des différents interlocuteurs. Soucieux du devenir de la section universitaire, il s'emploie aussi à confier le maximum de tâches à ses successeurs potentiels. Retraité, il part en Bretagne où, simple adhérent de la section de Rosporden, il milite fermement pour l'adoption de la stratégie du Front de gauche. Il aimait cette phrase que l'on trouve sur les faire-part de décès « Conserver de lui un bon souvenir » qu'il savait être celle d'athées et le plus souvent de militants ou d'électeurs communistes. ■

⁶ Organisation Armée Secrète.

⁷ Michel Simon, « Les yeux ouverts », *La Nouvelle Critique*, n° 130, Janvier - Février 1980.

⁸ Michel Simon, « Le peuple et le PCF », *Revue Espaces Marx*, n° 27-28, second semestre 2009 - premier semestre 2010. Cette dernière partie de l'article s'inspire de la fresque historique qu'y entreprend Michel Simon.

* Suite dans le prochain numéro des *Nouvelles d'Archimède*.